

Monique W. Labidoire : « Arbre de vie, arbre du jour »*

Thérèse Dufresne

« Au plus haut du poème »

La poésie de Monique W. Labidoire est « *un corps sensible, robuste cependant*¹ », ainsi l'énonce le poète Eugène Guillevic préfaçant l'un de ses premiers recueils *Saisir la fête* et évoquant « *la pudeur, l'intrépidité* » de la poète, intrépidité à faire poème de la vie et de la matière poétique appelée dans les sillons d'une marche aux multiples présences.

C'est à l'arbre que le titre de ce texte fait appel, reprenant les termes d'un poème du recueil *Peuplement de la parole*, qui, à nos yeux, définit la matière poétique à l'œuvre chez Monique W. Labidoire : « *L'espace temps sait nous dire ce qui fut. Ce qui sera limite son appel à l'instant. Le poème se révèle arbre de vie, arbre du jour aux branches enveloppantes de mystère et d'inconnaissable* ». Cette œuvre d'incertitude et d'espérance, de solitude et de bruit, fait apparaître dans la pluralité du monde et de l'univers, des arbres de nos contrées : bouleaux, châtaigniers, chênes et chênes-lièges, peupliers, platanes et pins, coudriers, acacias de Hongrie, saules et sapins ; des arbres de voyages : eucalyptus, frangipaniers, oliviers, palmiers et cocotiers et nombre d'arbres à fruits de nos vergers : poiriers, cerisiers et pommiers... De ses racines à ses plus hautes feuilles, chacun de ces arbres

* Cette étude est tirée d'une présentation faite par Thérèse Dufresne dans le cadre de l'association ALCYONE dont elle est présidente et qui reçoit les poètes contemporains dans toute leur diversité. Le texte a été enrichi et complété par la lecture des derniers ouvrages de Monique W. Labidoire depuis cette présentation en 2004.

1 Les citations sont en italiques. On les trouvera dans les recueils de Monique W. Labidoire. Voir la bibliographie p. 14-15.

appartient à un lieu de mémoire et de vie emporté par le frémissement des mots du poème. C'est en premier lieu avec la main écrivant que le travail d'extraction s'accomplit. Tantôt soutenu par le courant naturel de la phrase, tantôt haussé par la force d'un vent intérieur.

L'arbre devient l'arbre patriarche de la forêt, « *les paupières éclaircissent les plaies de l'arbre patriarche* ». Derrière cette image connue du père en psychanalyse où se place l'arbre endolori des plaies, il nous semble discerner et mise en lumière l'évocation du père arraché à sa famille déjà exilée et mort à Auschwitz. Le temps venant, la douleur des siens et de tous les survivants peut s'apaiser : « *et ceux qui restent vivants murmurent la mélodie d'hier associant leur chant au sifflement du roseau* ». Apparaît clairement ici cette distance prise sur la douleur devenue chant.

Ainsi des poèmes, arbres de parfums et de chants. Ils sont aussi arbres d'éternité aux racines de mémoire : « *Les acacias des routes tissent d'éternité le peuple natif refusant les montagnes de pastèques contre leur tronc défensif* ». Dans cette œuvre, les arbres deviennent chair du poème, une chair nourrie de vie, d'histoire, de lumière et d'humus.

La main de la poète trace le poème au rythme de longues inspirations dans un présent continu chargé de substance. Instant saisi, mémoire appelée, perception aux aguets, quête toujours nourrie d'un souffle intérieur comme retenu qui, s'il n'était atténué, aurait étoffe de cantate. Il y a donc distance et la poète ne livre que le plus dense et le plus signifiant : « *Et les branches, aux bras ouverts tout emplis de fraîcheur racontent l'épopée de leur mûrissement* ». Cantate donc comme l'est ce récit poème à deux voix *Épeler le monde* (la deuxième voix étant celle d'André R. Labidoire) qui d'une voix l'autre fait retentir le largo du temps passé et le moderato du présent sous les archets de deux mémoires qui s'entrelacent et se répondent.

« Au plus haut du poème » se situe l'œuvre de Monique W. Labidoire « *tandis que le pied creuse et s'enracine* » et « *que le mouvement des terres, les brillances, les masques, toute une errance factice s'immobilise pour laisser place au déroulement de la parole* ». Et la poète s'interroge : « *Quel chant pour atteindre les sommets* » ? Le chant est là, présent. Vers libres tout d'abord dans les premiers recueils, cédant place à une prosodie qui s'imposera par la suite, nourrie d'un calme courant où s'écoulent les phrases avec un reflux soudain, comme à l'intermédiaire de mer et de fleuve : « *il y avait peut-être un autre monde* ».

Dans une linéarité peu ponctuée, ce reflux va servir des tensions, des hauteurs et des chutes plus ou moins perceptibles ainsi « *la tension du cou pour la solidité du chêne* » et encore ces « *zones impalpables des saisons quand l'intérieur du corps s'amollit et qu'un pointillé fracture l'épaisseur même* ».

qui jusqu'alors protégeait ». Ces deux exemples choisis parmi d'autres possibles, notamment dans les premiers recueils, relèvent d'une sorte de « maniérisme » dans le sens noble du mot que Vasari aurait employé le premier en 1550 à propos des peintres du *Cinquecento* renforçant par la tension (l'attention) comme les peintres avec les lumières sur les étoffes, les chairs, les plis, l'être même du poème : « *les lèvres rougissent un pétale* » et « *Jupiter soulevait la mer et Mozart souriait dans les fleurs tremblantes de la falaise* » (Ici c'est la seconde voix, celle d'André R. Labidoire qui s'exprime).

Recherche de grâce, d'élégance dans la durée, effleurant « *les substances universelles* » que chutes et « abymes » tels des regards catapultent l'instant d'un mot, d'une phrase, dans le passé, un ailleurs à la découverte de soi et de l'autre et cela à l'éclairage du grand écran du monde. Celui de la Shoah, des révoltes, des espoirs aussi bien que celui des effrois de l'enfance au souvenir : « *du lait mesuré chez le crémier* ». Un monde de parfums, d'épices, de fleurs et d'amour. Interrogations sur la création, sur les mots et notre environnement : « *Étudions le marché des mots, des anglicismes, dit l'ingénieur du marketing* ». Interrogations sur la vie, l'Homme : « *la femme imprécisée, novatrice de sa propre parole* », la liberté, les changements technologiques « *l'entrechoc de visions d'apocalypse* » au sens grec du terme, et notre place dans l'univers et l'histoire. Ainsi se conçoit cette sorte de « maniérisme » dans l'architecture de nombreux poèmes entre ce que ressentent le cœur et la vie à partager au présent, « la phrase dans l'alambic » [...] « *inventant une nouvelle fois ce qu'il suffit de regarder* » [...] « *Un monde était là/ Qu'elle ne savait pas/ Un monde était là qu'il lui raconta* ». Ainsi vont se dérouler les noces de l'écriture d'une vie en cours entre la poète et son époux.

L'emploi du présent quasi constant dans l'œuvre poétique de Monique W. Labidoire coopère à l'unité recherchée entre l'univers et les êtres, l'infime et le plus éloigné, conjuguée à celle de « *l'harmonie pour un partage plus clair* ». Sauf lorsque la mémoire est appelée dans toute sa distance pour faire renaître êtres et lieux et que l'imparfait leur procure la durée comme dans *Épeler le monde* où le présent alors sous la plume de A. R. Labidoire souligne l'immédiateté et la proximité des êtres et des choses, la violence des événements.

Monique W. Labidoire convie la nature entière au poème. Elle capte et remembre signes, sonorités, visions, parfums, les haussent dans la précarité de l'instant à l'ébauche de « grandes métamorphoses » au partage des parcs et des palais, des plantes et des oiseaux, des fleurs magiques, à l'inscription des signes sur les pierres, mettant parfois face à face ses perceptions virgiliennes et la violence de l'homme et des éléments.

Ses deux derniers recueils *Lointaines écritures* et *Soudaines Sources* conservent ces dimensions, les accentuent par leur concision et une intériorité qui aspire à la durée imprimant aux poèmes le lointain appel de l'horizon, du rصاص et des étoiles, faisant appel à ce « dès-avant-l'naissance » de l'homme et des civilisations jusqu'à leur accomplissement. Cet inlassable chemin de mémoire, de rapprochement des extrêmes pour tenter d'ouïr l'oracle et « *transcender les mythes* », chercher la faille de joie dévoilant qu'« *Eve n'est plus parente que de l'éternité* », s'adosse à un rêve envahi de musiques. « *Les lointaines écritures appellent au bivouac, au ciel foré d'étoiles [...] les mots s'inspirent de trouvailles et de sons. Le chemin s'apaise de senteurs et de caresses* ». Violons de la terre du Danube, cymbalum, instruments déviés un instant de leur objet : « *on y revient au clavecin, à l'orgue, à la flûte, aux violons et l'enquêteur chiffre sa statistique : airs favoris, l'adagio d'Albinoni, la petite musique de nuit...* ». L'oreille s'étonne à faire magie, peut-être de la Beauté, de la graphie rythmée des mots : « *À la voix aimante du chanteur s'ajoute l'ivresse d'une mélancolique musique au cœur grave* ». Appel à la langue mère, accents de terre, de villes et d'océan, d'inaudible scintillement des astres, fracas bienfaisants ou assassins des technologies, révoltes, déracinements. Que Monteverdi, Bach ou Goethe soient invoqués « *à l'intérieur, les forêts ne pactisent jamais* ».

Ainsi de l'humour à l'amour, « *les mots masqués de gamme décodent les silences* » et « *la parole élève des sonorités de galets* », « *La voie de l'écriture ne se tracerait-elle que lorsque la source dégringole ses fraîcheurs d'octave* », s'étonne la poète marchant « *de concert avec l'autre* ».

Que demande encore le poème pour éclore? Des étendues, des espaces, lieux en découverte, terres lointaines, Mexique, Guyane, Japon aux écritures de silence : « *sculpter les mots du silence au plus vaste de l'étendue* » affirme la poète. « *Les lointaines écritures disent une prophétie! Mais quelle prophétie est encore à venir* »?

Terres lointaines mais aussi terres proches que celles du *Jardin dans la presqu'île*. Au jardin, survie et éphémère se mêlent par la grâce d'instantanés uniques : « *ceux qui respirent l'instant jardinier prennent durée d'éphémères et restituent des traces qui survivent à l'ombre des feuillages* ». Qui sait de combien de poèmes intérieurs, de bruissements, de scintillements les jardins ont gardé le secret? « *Enracinés aux fougères, les grands arbres imposent leur foi salutaire* ».

Comme en un miroir, ce lieu qu'est le jardin renvoie à la demeure, aux lieux de vie, d'amour, de travail « *Car l'aria ne tinte que pour l'écrin de nacre ramassé dans les brumes matinales des travailleurs du goémon* ». Lieux d'affleurement, de vocables de l'ordinaire, le bol, l'écuelle, la pierre, la

fenêtre, la dentelle... et de ceux du progrès, radio, électrophone, ordinateur, écran, béton, clone, pollution... Ces trois derniers d'un progrès discutable... Avec ces vocables s'inscrivent les changements qui depuis les cavernes, le Livre, les temples, les colonnes doriques, les Mayas, la Renaissance... bouleversent l'Homme, sculpteur d'êtres et de nature, transforment temps et espace : « *les pierres se descellent niant la perpétuité, l'hérité, le béton coule en travées régulières sur ses yeux...* » Et encore : « *Associés la main et le clavier, l'écran et la feuille de papier, tout se mêle et s'apostrophe* ». « *Mais il sera un temps où l'œil décryptera l'écriture sous le front plissé des heures* » Ainsi dans des poèmes du recueil *Arythmies* s'exprime la marque de l'époque où structuralisme et sociologie amorcent leur percée.

Dans l'œuvre de Monique W. Labidoire, le poème est un espace, telle une personne en mouvement et en interrogation. Constituants de l'enveloppe invisible, le temps et l'espace deviennent discernables dans la moitié changeante de la nature, des êtres du poème. Le passage accéléré de l'ère bucolique à l'ère de la modernité a modifié la perception de ces deux dimensions mythiques que la poète évoque et invoque rappelant que demeure le partage entre les êtres de ce qui est, malgré les probables aléas de l'accélération du temps et du savoir : « *L'air, le vent, les eaux, les terres assoiffées, la forêt, toutes présences nommées partagent ce qui reste et s'unissent à la pierre, aux pâtures, au béton des cités* ». Vitesse et connaissance tangibles se sont imposées. Que sont-elles en regard des récits fabuleux des contes orientaux, de l'œuvre de Dante, de Pascal, de Mallarmé, se demande la poète.

À propos de l'espace, le travail sur l'écriture d'un fragment de poème retient l'attention tant la densité, la complexité et la concision s'y trouvent imbriquées : « *Les colonnes d'oiseaux formées en centurries courbent l'étendue fermée des eaux* ». La complexité surprenante de cette image et de mouvement bien que limité tient à ce que le mot « oiseaux » (en colonnes) devient acteur-créateur du verbe « courbent » par le mouvement qu'il développe tandis que le mot « colonnes » résonne ici de manière ambiguë entre une horizontalité céleste et une verticalité terrestre. À la fois courbe de leur vol dans l'espace et courbe de l'étendue des eaux. Par le seul mouvement des oiseaux en grand nombre, l'espace s'unit à ces eaux imprécises comme une étendue abstraite qui peut être la mer, un fleuve, un lac.

De l'éternité à la destination de l'instant, le temps navigue au cœur de cette œuvre entre l'arche d'alliance la plus lointaine et la précarité féroce des temps d'aujourd'hui : « une éternité dans l'arbre des routes, l'acacia... » semble s'effondrer devant la mémoire de la barbarie : « pierre dressée d'éboulis et de cendres » des camps de concentration nazis. Pourtant

l'espoir existe : « *l'heure effleurée par les fluides, les courants/ la tranquille mouvance des ondes/ se reconnaît telle/ s'espère ressuscitée/ anoblie...* ». Alors le temps se dilate dans le partage entre ciel et galet. Et du jour émergent les couleurs du crépuscule quand se taisent les bruits ordinaires et lorsque l'anecdote, l'histoire condensent leur aventure en poème : « *Les îles, les pierres, la terre, tous buissons désunis de palpitations originelles prennent la route de l'exode, expatriés de terres nourricières...* ».

Au temps de l'amour discrètement érotique de *Saisir la fête*, et de *Cassures*, des sentiments d'amour filial, maternel, s'expriment dans d'autres recueils mêlés à la durée de l'amour même, ainsi dans un poème des lieux et des temps lorsque « *la mer fait divaguer les silences...* » [...] « *le souffle d'une bouche répand sa légèreté aux appels de l'aurore* ».

De cette œuvre poétique sans cesse en « da capo » comme le dit si bien Jean Tardieu pour lui-même, il est évident que « *la forêt n'a pas livré tous ses secrets* » tant reste encore à découvrir ! Ce voyage réel et intérieur est au cœur de l'être du poème et s'il allie harmonie, marées et paradis des anges musiciens, élan des êtres, des arbres et des vents, il est aussi celui des lieux multipliant le temps de l'espace commun au scintillement infini des planètes et de la dynamique de l'existence.

D'un recueil à l'autre, d'une étude à l'autre (Voir *S'aventurer avec Guillevic et neuf poètes contemporains*² et les nombreux articles de Monique W. Labidoire) le sillon s'approfondit découvrant la recherche constante d'une élévation et d'une « *sauvegarde pacifique* » même si l'aujourd'hui amenuise l'espace-temps et nous violente. Cette citation bucolique et en contraste l'exprime à sa façon, « *Porter au plus haut de l'arbre le nid de la mésange* » alors que l'univers nous offre un regard sur Mars ! Inlassablement cheminer, reconnaître signes et traces. Dans l'ailleurs, trouver espoir et espace au poème et à la vie et « *n'oublier jamais la mémoire des âmes désarmées* » car « *la main écrit l'histoire d'un monde, s'interroge, gomme, détruit, construit...* ».

Bibliographie

Solitudes, Debresse, 1962 (épuisé)

Le Maillon, la chaîne, Guy Chambelland, 1964 (épuisé)

Saisir la fête, préface de Guillevic, Guy Chambelland, 1967 (épuisé)

Arythmies, S.G.P., 1978

2 Editinter 2006.

- Cassures*, S.G.P., 1983
Géographiques, Le Milieu du Jour, 1991
Natures Illimitées, Postface de Guillevic, Le Milieu du Jour, 1995
Triptyque, La Bartavelle, 1997
L'âne et la myrtille, poésies pour enfants, La Bartavelle, 1999
Mémoire du Danube, gravures de Marie Alloy, préface d'Henry Bulawko, La Bartavelle, 2000
L'exil du poème, Librairie Galerie Racine, 2001
Jardin dans la presque île, Alain Benoît, 2001
Littoral, Livre d'artiste, gravures Jean Guy Rousseau, Atelier de Villemorge, 2002 (tirage limité)
Peuplement de la parole, Editinter, 2003
Èpeler le monde, écriture à deux voix avec André R. Labidoire, Librairie-Galerie-Racine, 2004
Lointaines écritures, Editinter, 2005
Les quatre éléments, livre d'artistes, gravures de Robert Blanchet, poèmes de Guillevic, Michel Butor, Jean Campa et Monique W. Labidoire, Robert Blanchet, 2005 (tirage limité)
Naissantes sources, Sac à mots, 2006
S'aventurer avec Guillevic et neuf poètes contemporains, Marc Alyn, Marie-Claire Bancquart, Serge Brindeau, Andrée Chedid, Alain Duault, Charles Dobzynski, Guillevic, Daniel Leduc, Bernard Vargaftig, Serge Wellens, Editinter, 2006